

KHEDIDJA
BERASSIL

MAX
DORMANTS

 Roman

Khedidja Berassil

Maux dormants

© Khedidja Berassil, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7608-2

Couverture : KBS - crédit photo : Pexels

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Refuser d'accepter la mort
de ceux qu'on a perdus,
c'est le plus beau,
le plus durable monument
qu'on puisse leur élever.
(...)

Faire le deuil de quelqu'un,
c'est tenter de transformer son propre chagrin
en un moyen de connaissance, (...),
pour y découvrir des vérités auxquelles
nous étions aveugles lorsqu'il vivait.

De purs hommes
Mohamed M'Bougar Sarr

In memoriam
Annie Grosman,

Prologue

Un bruit continu lui vrille les tympans, son crâne est prêt à exploser. Dans un cri muet, elle ouvre la bouche, la douleur retient le son. Le bruit s'éloigne. Sonnée, il faut un temps à l'enfant pour sentir la perle visqueuse couler le long du sourcil, contourner l'œil puis la narine. À la commissure des lèvres, la langue l'attrape. Un goût de fer dans la bouche.

Que fait-elle dans l'obscurité ? Le vent dans les branches distille d'effrayantes mélodies. Dans la nuit, des bruits inconnus l'entourent. L'enfant ne voit rien, seule une lumière orange éclaire l'obscurité par à-coups. Elle est attachée, coincée de guingois sur un siège trop grand. Elle a le souffle court. Une odeur de terre emplit l'habitable, envahit ses narines et sa bouche jusqu'à l'écœurement. L'enfant vomit son repas du soir. Les branches furieuses s'acharnent. Pressées par les bourrasques, elles cognent contre le toit. La lumière orange clignote suivant un rythme brisé. À chaque flash, l'enfant entrevoit l'écorce rugueuse d'un tronc d'arbre déformée par les éclats de lumière. La vision est fugace, presque irréelle, comme si la nature elle-même faisait irruption dans l'habitable.

Tout à coup, la faible lueur orangée bat avec impatience, suivant un rythme régulier et entêtant, tic, la lumière orange s'allume, tac, elle s'éteint. Tic-tac, tic-tac. La brume flotte partout. L'air glacé s'infiltré sous ses vêtements. L'enfant tremble, mais elle a la sensation que ce n'est pas le froid qui agite son petit corps.

Elle inspire sans bruit juste ce qu'il faut d'air pour respirer comme si elle était enfermée dans un lieu hermétiquement clos. Des effluves d'humidité, de fortes odeurs de champignons et de feuilles mortes saturent l'air. Les branches craquent et fouettent rageusement la carrosserie. Une chouette s'envole, ses ailes brassent lourdement la nuit. La brume l'encercle. « Maman », chuchote l'enfant. D'une voix mal assurée, elle ose un peu plus fort « Maman, au secours ».

Les petits bruits de la nuit hurlent l'absence d'activité humaine. L'enfant frissonne, elle est perdue, personne ne la trouvera jamais. L'odeur de terre la suffoque. Implacable, la lumière orangée clignote. La brume gêne sa courte respiration. Elle entend de légers coups frappés sur la tôle, comme de petits cailloux qu'on lancerait. Puis, les petits cailloux tombent en un flot continu, déchaîné. Le tonnerre gronde et claque, libérant des éclairs effrayants. Les flashes montrent un arbre gigantesque contre lequel la voiture semble faire corps. Il pleut fort. L'eau et le froid pénètrent sous ses vêtements et l'engourdissent. Elle tape des pieds contre le siège, contre le tableau de bord, elle n'a pas assez de

force pour se détacher.

L'enfant inspire davantage d'air, y trouve quelque courage. Avec prudence, elle tourne la tête. La brume se dissout. La femme à ses côtés ne bouge pas, ses yeux sont fermés. De sa bouche ouverte dépasse un bout de langue sanguinolente. L'enfant hurle. Un cri inarticulé sort de sa gorge. L'enfant ne voit rien, n'entend rien. Elle n'est qu'un hurlement.

Soudain, venue de nulle part, la voix d'une fillette rassure. L'enfant sent une petite main saisir la sienne. La peur s'éloigne. La main est chaude, fraternelle. La petite fille se presse contre elle si près qu'elle n'a plus froid. Réconfortée par cette présence, l'enfant s'endort bercée par le cliquetis de la lumière orangée.

En classe

Mona effleure du bout des doigts le voilage violet encadrant la porte de la classe, Inès frétille d'impatience. Les deux fillettes se tiennent par la main. Derrière elles, les élèves patientent dans le couloir. Cette semaine, Mona et Inès sont chefs de rang, elles guident leurs camarades vers la cour de récréation ou la cantine. Ce matin, leurs grands yeux interrogateurs scrutent Fanny, leur institutrice. Un air inquiet passe sur leur visage rapidement chassé par le chahut des autres enfants. Au milieu du rang, l'intrépide Gabriel lance.

— Tu es belle aujourd'hui maîtresse !

Merci pour les autres jours.

Fanny sourit. Elle porte un pantalon noir à pinces et un chemisier bleu clair, d'un bleu en harmonie avec ses yeux.

— C'est la photo de classe ? continue l'enfant.

— Le photographe vient la semaine prochaine. Nous ferons la photo de classe dans la cour, s'il ne pleut pas.

Dans la salle de classe, chaque enfant rejoint sa place. Certains s'agitent, d'autres examinent le tableau du jour sur lequel sont épinglées les activités du lundi. Fanny les invite à faire moins de bruit.

— On se dépêche. Les autres classes ont besoin de silence pour travailler.

— Tu as vu, elle a mis du maquillage sur ses yeux, chuchote Mona à l'oreille d'Inès.

Les deux fillettes pétillantes pouffent de rire. Leurs petites mains masquent leur bouche. Toute inquiétude a disparu.

Les coquines, rien ne leur échappe.

Fanny poursuit le rituel du matin autour du tableau des saisons. Les enfants désignent la vignette de l'automne, parce que les feuilles tombent, la vignette du lundi parce que c'est le premier jour de la semaine... Ses élèves se dissipent facilement, Fanny intervient sans cesse pour capter leur attention.

— Prenez votre ardoise, ce matin nous travaillons les sons.

Quelques regards se tournent vers les affiches pédagogiques accrochées aux murs de la classe, A comme Abeille, B comme Bourdon, C comme Canard...

Isabelle frappe à la porte laissée ouverte. Elle est accompagnée d'un enfant à l'air timide. La directrice de l'école a les cheveux illuminés par un balayage blond presque platine. Sa voix rauque indique une consommation excessive de cigarettes. Lorsqu'elle parle, son haleine répand une forte odeur de menthe masquant à peine celle du tabac.

— Aujourd’hui, nous accueillons Zakaria dans notre classe, annonce Fanny. Il ne parle pas très bien le français. Vous devrez lui montrer les règles de notre école et l’aider dans les activités et les exercices.

Zakaria porte un cartable neuf dans lequel ses parents ont glissé une trousse avec un stylo quatre couleurs et quelques crayons. Les autres enfants l’observent. Zakaria a chaud, ses mains moites s’entortillent. Il est le centre de l’attention générale, il baisse la tête. Ces enfants lui font peur, ils sont tellement à l’aise. Il ne comprend rien. Il reconnaît à peine quelques mots au milieu de ce flux de paroles.

L’institutrice est gigantesque, elle est plus grande que son oncle Samy. Ses yeux sont d’un bleu acéré. Son regard clair le traverse. Elle peut lire en lui, il en est certain. Fanny pose délicatement sa main sur l’épaule de Zakaria. Gêné par ce contact, l’enfant frémit. Fanny perçoit le malaise, elle retire sa main sans précipitation et place Zakaria à une table proche de son bureau.

— Mona vient t’asseoir à côté de Zakaria. Tu veux bien être sa référente.

La fillette frissonne, un petit tremblement agite ses mains quand elle prend son cartable. Elle quitte Inès à regret, mais être plus près du bureau de Fanny la chagrine davantage. La maîtresse l’a choisie parce qu’elle est bonne élève, elle sait déjà lire et écrire en bâton.

Plus tard, entre deux exercices, Mona présente à Zakaria les manuels scolaires rangés sous les fenêtres dans de petites étagères alignées le long du mur. Mona indique les différentes couleurs des cahiers, les rouges pour les mathématiques, les bleus pour la dictée, les verts pour la poésie... Elle montre le coin où l’on peut s’installer et feuilleter les livres illustrés sur le canapé bleu lorsque l’on a terminé son travail. Attentif et silencieux, Zakaria écoute.

Les rayons d’un pâle soleil de novembre pénètrent dans la salle de classe. La sonnerie de la récréation du matin retentit signalant un temps de pause indispensable aux enfants. Mona et Inès guident leurs camarades impatients vers la cour. Gabriel attrape spontanément la main de Zakaria.

Fanny dispose sur les tables les cahiers rouges dans lesquels les enfants colleront la fiche d’addition qu’elle distribuera après la récréation. Cet après-midi, une dictée de mots et de sons lui permettra de vérifier les notions acquises depuis le début de l’année. Elle repèrera les élèves nécessitant une attention particulière.

Au loin, les enfants chahutent dans la cour de récréation. Durant un court moment, elle pense au rendez-vous de ce soir. Elle l’attend avec impatience et appréhension. Elle inspecte son chemisier de soie bleu pâle. Cette journée

passera comme toutes les autres, sans que Fanny s'en aperçoive. En présence de ses petits élèves, elle ne pense pas à rien d'autre, elle est entièrement avec eux.

Depuis la rentrée, quelque chose qu'elle ne peut pas nommer l'indispose. C'est la première année qu'elle a des élèves si jeunes, des cours préparatoires. Ils arrivent de la maternelle, ils s'empressent de bien faire et l'écoutent avec sérieux. D'ordinaire, Fanny a les cours moyens, elle les prépare au collège.

La dernière sonnerie de la journée retentit. Fanny accompagne vers la sortie de l'école les enfants qui ne restent pas aux activités périscolaires ou à l'étude surveillée. Les parents d'Inès l'attendent avec 20 minutes d'avance sur l'horaire du rendez-vous parents-élèves qu'ils ont sollicité. Fanny les salue et les fait patienter quelques instants. Elle s'assure que chacun des enfants s'éloigne avec un parent, une baby-sitter ou une grand-mère. Fanny les reçoit dans la salle de classe. Fièrement, Inès s'assoit à sa place. Excellente élève, l'enfant n'a pas de problème scolaire. Ses parents n'ont aucune idée de la façon dont se déroule une journée de classe. Curieux, ils viennent rencontrer cette professeure des écoles à l'allure impressionnante. Son mètre quatre-vingts intimide ceux qui ne la connaissent pas. Patiente, Fanny observe avec douceur les parents inquiets. Elle présente brièvement le programme de l'année et expose les différents cahiers d'activité de leur enfant. Fanny bute contre chaque mot, comme pour le soupeser, non par prudence, mais pour exprimer sa juste pensée. La mère de famille écoute avec attention cette voix douce contrastant avec le gabarit de l'institutrice. Le père observe la salle de classe, les murs auxquels sont accrochées les tables d'addition et de soustraction, les tableaux de lettres, de sons et d'images correspondantes. Il ne peut s'empêcher de faire la comparaison avec les classes qu'il a connues enfant, cela n'a pas changé, les murs sont plus colorés. Les tables de mathématiques sont moins austères que celles qu'il a apprises par cœur. Il y a de la fantaisie, comme ce rideau violet qui confère un aspect féerique, presque magique à l'entrée de la classe. On apprend en s'amusant davantage, pense-t-il un peu envieux. Pendant l'entretien, Inès quitte sa place et s'installe sur le canapé bleu du coin lecture. Trente minutes plus tard, les parents s'en vont rassurés.

Le temps passe beaucoup trop vite. Débordée, ce midi, Fanny a rapidement avalé un sandwich. Elle ne s'imagine pas un instant faire un autre métier. Elle est radieuse face à la photocopieuse de l'école. Elle prépare les activités des prochains jours. L'heure de son rendez-vous approche, un sentiment d'euphorie l'envahit. Elle va enfin rencontrer Thiago en chair et en os.

Il y a quelques semaines, Clémence, sa meilleure amie, a installé une